



fig. 1. Anonyme, *Portrait d'homme*, quart de plaque. Les différents éléments entrant dans l'assemblage d'un daguerréotype sous boîtier. De gauche à droite: boîtier, plaque, passe-partout, vitre, bordure métallique, coll.: Rodrigue Bédard. (Photo de l'auteur).



fig. 2. Anonyme, *Portrait de femme*, daguerréotype, quart de plaque, avant restauration, coll.: Nicole Cloutier. (Photo de l'auteur)



fig. 3. Anonyme, *Portrait de femme*, daguerréotype, quart de plaque, après restauration effectuée par Rodrigue Bédard, coll.: Nicole Cloutier. (Photo de l'auteur)



fig. 4. Anonyme, *Les finissants du Séminaire de Québec*, 10 juin 1851, daguerréotype, demi-plaque, coll.: Archives du Séminaire de Québec, (Photo de l'auteur)



fig. 5. Anonyme, *Quelques élèves du pensionnat*: Céline Touchette, M.L. Baillargeon, Flore Trahan, Harriet Wyse, Célanie Breton, 1855, daguerréotype, quart de plaque, coll.: Hôpital-Général de Québec. (Photo de l'auteur)



fig. 6. Anonyme, *Portrait d'un évêque*, daguerréotype, demi-plaque, coll.: Archives nationales du Québec, collection initiale. (Photo de l'auteur)



fig. 7. L.A. LEMIRE, *Soeur Saint-Anselme*, 1854, daguerréotype, demi-plaque, coll.: Hôpital-Général de Québec. (Photo de l'auteur)

LES DISCIPLES DE DAGUERRE A QUEBEC 1839-1855

Peu de découvertes ont produit un aussi vif intérêt que l'invention du daguerréotype en 1839. Louis-Jacques-Mandé Daguerre (1799-1851) venait de mettre au point un procédé photographique d'une précision et d'une qualité insurpassées jusqu'à nos jours. Bien que très fidèle, le procédé présente une image inversée de la réalité et un miroitement impossible à corriger. On ne peut voir un daguerréotype de face; on doit le regarder sous un angle ou le placer devant un fond noir pour apercevoir l'image. Cette plaque de cuivre recouverte d'une mince couche d'argent sensibilisée aux vapeurs d'iode et développée à l'aide de mercure est fixée dans une solution de sel marin. Ce procédé, contrairement à celui de l'anglais William Henry Fox Talbot (1800-1877) ne nécessite aucun négatif.

L'invention de Daguerre divulguée à Paris le 19 août 1839, fait le tour du monde en quelques semaines. Dès septembre, le journal de Québec *Le Canadien* donne un compte rendu détaillé de l'invention du daguerréotype¹. Les journalistes s'enthousiasment pour le nouveau procédé. On va même espérer qu'un Québécois puisse avoir l'honneur d'être le premier à utiliser cette nouvelle technique en Amérique.

Enfin nous offrons aux hommes de la science le procédé de M. Daguerre, dont les effets merveilleux font tant de bruit en Europe depuis quelques temps. Nous espérons que quelques-uns de nos chimistes, et cette tâche appartient surtout aux professeurs de cette science dans nos collèges, essaieront, d'après l'exposé que nous en donnons aujourd'hui, à produire le phénomène qui a excité l'étonnement de toute l'Europe savante. Nous nous ferons un plaisir de signaler les premiers essais qui se feront en ce genre dans le Bas-Canada. Nous mettrions un certain orgueil à ce que les premiers essais heureux faits sur ce continent le fussent en ce pays².

Cependant, cette gloire revient au Newyorkais D.W. Seager qui, dès le 16 septembre 1839 réussit un daguerréotype de l'église Saint-Paul³.

La plupart des grandes découvertes ou améliorations de la photographie des années 1840 ont été relatées par les journaux québécois. Grâce à ces témoignages, il nous est aujourd'hui possible de retracer les grandes

lignes de l'âge d'or du daguerréotype à Québec. C'est à l'automne 1840 que les Québécois peuvent se faire daguerréotyper pour la première fois. En effet, deux photographes itinérants américains, Halsey et Sadd s'arrêtent à Québec⁴.

La réussite d'un bon daguerréotype nécessitait, à cette époque, un temps de pose prolongé. Cette difficulté technique n'occasionnait aucun inconvénient pour capter sur la plaque d'argent un édifice ou tout autre objet inanimé. Par contre, il s'avérait très difficile d'obtenir qu'un modèle garde les yeux ouverts pendant près de quinze minutes. Les améliorations techniques apportées au procédé de Daguerre ont vite fait de remédier à ce problème. J.F. Goddard (vers 1795-1866) et Antoine Claudet (1797-1867) réussirent, dès 1841, à diminuer le temps d'exposition de quinze minutes à deux ou trois minutes. L'année précédente, Hyppolite Fizeau avait mis au point un virage à l'or, augmentant ainsi la stabilité de la plaque daguerrienne. L'extrême fragilité du daguerréotype requiert une manipulation très soignée; il faut éviter de le toucher ou de le frotter. Pour remédier à ce problème, on l'encastrait comme un bijou précieux dans un boîtier doublé de velours ou de soie. De cuir, de carton, d'écaille, ou de plastique⁵, ces boîtiers s'ornent de motifs végétaux, d'arabesques ou de formes géométriques. Ces boîtiers nous ont permis de conserver jusqu'à ce jour des daguerréotypes exécutés depuis plus de cent trente-cinq ans.

Un photographe polonais de passage à Québec en 1841 et dont l'identité ne nous est pas parvenue, se vante d'être l'élève de Daguerre. Il obtient un portrait à l'ombre en cinq minutes et au soleil en une minute et demie. D'après les commentaires des journalistes du *Canadien*, cet artiste ambulant offre aux Québécois des portraits de qualité supérieure à ceux de Halsey et Sadd.

Ce ne sont plus ces formes raides, ces traits durs et cassés, cette position tendue et forcée, cette nature occupée et tranchée comme le tranchant d'un outil, cette figure crispée comme une caricature que l'on observait dans les portraits de l'année dernière; ces défauts ont fait place presque en totalité à des formes plus arrondies, à des contours plus modelés, à des traits plus déliés, et par conséquent donnant l'expression vivante de la figure avec plus de vérité. La tête s'échappant sur un fond clair, comme la dispose le peintre habile, a plus de relief que les portraits de l'année dernière qui étaient comme des traits durs et inanimés tracés sur le marbre⁶.

En 1842, les journalistes de Québec s'enthousiasment unanimement pour la qualité des daguerréotypes de George W. Prosch, photographe américain de passage à Québec⁷. Déjà en 1841, Prosch avait réussi aux États-Unis un exploit remarquable en obtenant un daguerréotype en 25 secondes. Dans une lettre du 30 mars 1841, il décrit sa technique au célèbre daguerréotypiste américain Albert Sands Southworth (1811-1894).

Last Saturday I tried Bromine with the Iodine and was able to take picture in an ordinary room with diffused light in 25 seconds, without the Bromine it required 4 minutes⁸.

Prosch ne semble pas avoir utilisé son invention lors de son séjour à Québec puisque ses réclames publicitaires annoncent qu'il obtient ses portraits en quelques minutes⁹. George Prosch enseigna vraisemblablement la technique du daguerréotype à Frederic Wyse, parfumeur de Québec. En effet, près d'un mois après l'arrivée de Prosch à Québec, Wyse annonce dans les journaux l'ouverture de son atelier de photographie rue du Palais et offre à sa clientèle des portraits retouchés à la couleur.

Le soussigné ayant été instruit dans l'art ci-dessus par un des premiers artistes de New-York, est au fait des derniers perfectionnements et en possession d'un des instruments les plus parfaits, avec lequel il prendra des portraits soit seuls ou en groupes, paysages, vues d'édifices publiques, rue, etc. On peut voir des spécimens à sa résidence. A l'avantage qu'a ce procédé de produire nécessairement une copie exacte de l'original, il joint celui du peintre, en ce que celui-ci peut suppléer la couleur de rose de la beauté fanée et couvrir les rides de la vieillesse¹⁰.

Frederik Wyse peut être considéré, à juste titre, comme le premier photographe québécois. Il exerça ce métier à Québec de 1842 à 1845.

Après un séjour à Kingston et à Montréal où il a exécuté plus de 2,500 portraits, un dénommé Cyrus arrive à Québec en mai 1844. Selon ses annonces publicitaires, il obtient un daguerréotype en un temps de pose d'une seconde¹¹. De 1845 à 1847 plusieurs daguerréotypistes itinérants passent par Québec. Ils offrent à leur clientèle des daguerréotypes retouchés ou non, enchassés dans des boîtiers, des épinglettes ou des bagues. Il s'agit de Burrit, Sabins, Nixon, Carleton, Seavy et Parlin¹².

En août 1848, G.W. Ellisson après avoir fait une tournée aux États-Unis s'installe à Québec¹³. Jusqu'à sa mort en 1879, Ellisson allait être un des principaux photographes de Québec¹⁴. Bien qu'aucun daguerréotype du studio d'Ellisson ne nous soit parvenu, ses nombreuses annonces publicitaires nous incitent à croire à une importante production. A la même époque, deux daguerréotypistes de Montréal, Thomas Coffin Doane¹⁵ (1814-1896) et L.C. Michon¹⁶, installent des succursales à Québec.

L.A. Lemire, daguerréotypiste d'origine québécoise, ouvre un atelier à Québec au début des années 1850. Les journaux de Québec vantent les mérites de cet artiste.

A part des connaissances artistiques de M. Lemire qui sont une garantie pour les personnes qui l'emploieront, ce monsieur a d'autres titres pour lui mériter le patronnage des habitants de cette ville: il est Canadien, et comme tel il a plus de droits que les étrangers à l'encouragement de ses compatriotes¹⁷.

Quatre daguerréotypes de la collection de l'Hôpital-Général de Québec, dont trois vues de l'édifice, nous permettent de juger de la qualité technique et esthétique des oeuvres de Lemire. En 1854, il invente une nouvelle technique de polissage des daguerréotypes¹⁸. Il est très actif à Québec jusqu'à l'automne 1854, date de son départ pour l'Europe¹⁹.

Un grand pas a été accompli; la photographie s'est imposée dans les moeurs des Québécois. Le daguerréotypiste remplace de plus en plus le portraitiste et le miniaturiste. Des rapprochements thématiques et iconographiques s'imposent entre la peinture et la photographie. Les daguerréotypistes influencés par la peinture de portrait utilisent le même type de composition. Le daguerréotype de L.A. Lemire *Mère Saint-Anselme* présente beaucoup d'analogie de composition avec une huile sur toile exécutée par le peintre Antoine Plamondon (1804-1895) *Soeur Saint-Alphonse* (Galerie Nationale du Canada). Certains peintres utilisaient la photographie pour éviter à leur client une trop longue séance de pose. L'interaction de la photographie et de la peinture offre un nouveau champ de recherche aux historiens d'art et apportera certainement une meilleure connaissance de l'histoire de l'art.

Bien qu'il soit fascinant d'étudier les daguerréotypes des points de vue techniques et esthétiques, ceux-ci n'en constituent pas moins une représentation fidèle de la société d'une époque. Nos daguerréotypes sont des documents de grande valeur pour notre histoire de la photographie et

des documents historiques inestimables sur la ville de Québec et ses habitants.

Comme d'ailleurs partout à travers le monde, l'âge d'or du daguerréotype se termine vers 1855. Dès 1853, Mademoiselle Cochrane offre aux Québécois des photographies imprimées sur papier²⁰. En juillet 1854, G.S. Smith de New York offre ses services comme daguerréotypiste au 60 de la rue Saint-Jean²¹. Moins d'un an plus tard, il abandonne la technique de Daguerre pour l'ambrotype²². L'ambrotype a vite fait de remplacer le daguerréotype puisqu'il n'a pas le désavantage du miroitement inhérent au daguerréotype²³. Quelques photographes comme J.B. Livernois²⁴ continuent à utiliser le daguerréotype pour quelques années encore. Mais, l'ambrotype, l'impression sur papier et le ferrotipe prennent le pas sur le daguerréotype, photographie presque parfaite mais beaucoup trop fragile.

Nicole Cloutier
étudiante
doctorat en histoire
Université de Montréal
Montréal, Qué.

Notes:

¹ *Le Canadien*, 13 septembre 1839, p. 1; 30 septembre 1839, p. 2.

² *Le Canadien*, 30 septembre 1839, p. 3.

³ *Le Canadien*, 14 octobre 1839, p. 2.

⁴ *Le Canadien*, 7 octobre 1840, p. 3.

⁵ Il s'agit du thermoplastique. On a utilisé ce plastique pour fabriquer des boîtiers de daguerréotypes vers 1854. Beaumont NEWHALL, *The Daguerreotype in America*, New York, Dover Publications, 1976, p. 129.

⁶ *Le Canadien*, 21 juin 1841, p. 2.

⁷ *The Quebec Mercury*, 20 octobre 1842, p. 2.

⁸ Lettre conservée dans la collection George Eastman House publiée dans Beaumont NEWHALL, *The Daguerreotype in America*, New York, Dover Publications, 1976, p. 122.

⁹ *The Quebec Mercury*, 13 octobre 1842, p. 3.

¹⁰ *Le Canadien*, 23 novembre 1842, p. 3.

¹¹ *Le Canadien*, 31 mai 1844, p. 3.

¹² Nicole CLOUTIER, *Le daguerréotype à Québec 1839-1855*. Coll. Documents d'histoire de l'art canadien, Galerie Nationale du Canada, Ottawa. À paraître.

¹³ *The Quebec Mercury*, 14 août 1848, p. 3.

¹⁴ J. Russell HARPER, *Early Painters and Engravers in Canada*. Toronto, Univ. of Toronto Press, 1970, p. 106.

¹⁵ *The Quebec Mercury*, 24 août 1848, p. 3.

¹⁶ Robert W.S. MACKAY, *Mackays Quebec Directory for 1848-9*, p. 151.

¹⁷ *Le Canadien*, 23 septembre 1850, p. 2.

¹⁸ Ralph GREENHILL, *Early photography in Canada*, Toronto, Oxford Univ. Press, 1965, p. 25.

¹⁹ *Le Canadien*, 3 novembre 1854, p. 3.

²⁰ *The Quebec Mercury*, 27 octobre 1853, p. 3.

²¹ *The Quebec Mercury*, 8 juillet 1854, p. 3.

²² *The Quebec Mercury*, 19 mai 1855, p. 3.

²³ On confond quelquefois le daguerréotype et l'ambrotype. Dans ce dernier cas, le photographe dispose sur un fond noir un négatif de verre côté émulsion au-dessus. On obtient ainsi par une variante du procédé au collodion humide une image positive.

²⁴ *The Quebec Mercury*, 16 décembre 1854, p. 3.